

mortels ennemis les Anglais, dont le drapeau flotte triomphalement de l'autre côté de cette rivière ! Ah ! s'il était possible de reconquérir...

A cette pensée, il se prit à sourire :

—Allons, Adrien, continua-t-il gaiement, es-tu fou, mon ami ? Toi, expulsé de l'Ecole polytechnique pour insubordination la dernière année de ton cours, au moment de passer officier dans le Génie ; toi, obligé de t'engager dans un régiment de Dragons et parvenu à grand-peine au grade de maréchal-des-logis-chef au bout de sept ans de service ; toi, à présent, simple ingénieur d'une compagnie en embryon, tu réverais batailles, victoires !... Laisse là les affaires politiques, mon ami. Tu as passé la trentaine. Assez de bêtises comme ça. Songe à faire tout doucement ton bonhomme de chemin...

Un instant après, il ajouta, en se frappant sur la poitrine :

—Ça ne fait rien ! On est toujours Français, même en Amérique : et quand on voit tout ce que nous possédions, tout ce que ces coquins d'Anglais nous ont volé...

Comme il en était là de son monologue, l'apparition d'un canot qui s'engageait dans les Rapides changea le cours de ses idées.

Ce canot d'écorce blanche, orné de figures rouges et bleues, était monté par un Indien.

—Le malheureux ! Mais il va se suicider ! s'écria Adrien ignorant encore que, d'habitude, les Peaux-Rouges sillonnent dans leurs frères esquifs, avec la légèreté de l'oiseau ces abîmes inexorables.

Il venait de pousser cette exclamation, quand le canot saisi par un courant, fut entraîné dans le Trou-de-l'Enfer, où il évolua cinq ou six fois, en décrivant des cercles de plus en plus étroits, de plus en plus rapides, et s'enfonça pour ne reparaitre jamais.

Le drame ne dura pas vingt secondes.

Un moment épouvanté, sentant frissonner sous lui la roche sur laquelle il se tenait, Adrien avait fermé les paupières, croyant que le cercueil liquide allait s'ouvrir encore pour le recevoir et l'engloutir avec le canot qu'il avait vu submerger si promptement.

Prolongée, cette hallucination eût pu être funeste au jeune homme. Par bonheur, elle fut passagère comme la cause qui l'avait produite.

Adrien rouvrit les yeux.

Ses regards se portèrent machinalement, quoique avec effroi, sur le gouffre.

D'abord, il ne vit rien, n'entendit rien que le grondement des eaux en furie.

Mais bientôt, au milieu des flots, il aperçut une tête, puis l'extrémité supérieure d'un corps humain cramponné au rocher, vis-à-vis et à quelques pas de lui.

Le malheureux s'épuisait en efforts pour résister au tourbillon qui, comme un serpent affamé, lui serrait les reins, les cuisses, les jambes dans ses anneaux multiples. Cet infortuné, c'était l'Indien.

Il ouvrait la bouche toute grande, il criait, il implorait du secours ; cela se voyait, cela se comprenait, mais cela n'arrivait pas aux oreilles.

Adrien était brave.

S'il eut pu sauver la victime au péril de ses jours, il l'eût fait, il se fut jeté à la nage.

Il n'y fallait pas songer. Au lieu d'une proie, l'abîme en aurait dévoré deux.

Courir au village ! Le temps ne pressait-il pas trop ?

Adrien cherche, cherche autour de lui. Il n'y a pas une perche !

Inspiration du ciel ! Voici un bouleau qui a crû, en ligne diagonale, dans une infractuosité de la Pierre-Branlante, au-dessus du Trou-de-l'Enfer. L'arbre est grand, pas très-gros. Adrien se glisse à la racine. D'une main il se tient au rocher, de l'autre il porte avec sa hachette de vigoureux coups au bouleau qui fléchit, se penche, chancelle, tombe transversalement dans les Rapides.

—Gare ! crie le jeune homme, sans songer à l'inutilité de cet avertissement.

Sa voix se perd dans le roulement de la cataracte.

Cependant le bouleau, tranché aux trois quarts, reste attaché, à son pied, par des ligaments, tandis que, accroché par les branches aux écueils des Rapides, son tronc forme une passerelle sur le Trou-de-l'Enfer.

Mais en s'abattant, quelques rameaux ont atteint l'Indien, que l'on ne distingue plus.

Adrien s'élance sur l'arbre. Il arrive à l'endroit où le sauvage a été immergé.

Une de ses mains apparaît encore crispée au rocher.

Dubreuil casse les branches du bouleau, s'agenouille sur son pont improvisé, tend le bras, saisit cette main, et, déployant toute sa vigueur, il ramène à la surface la tête et le buste du Peau-Rouge.

Mais celui-ci est affaibli, brisé par la lutte effroyable qu'il a soutenue, qu'il soutient encore.

Du geste, plutôt que de la voix, le Français l'encourage, tandis que, lui passant les bras autour de son cou, il s'arc-boute, se relève peu à peu, et finit par le tirer entièrement de l'entonnoir.

—Sauvé ! et j'en remercie Dieu ! dit le brave Adrien, en s'essuyant le front, après avoir déposé le sauvage sur la tête du bouleau, dont une partie seulement trempe dans la rivière.

Comme il murmurait cet acte de reconnaissance, l'arbre resté jusque-là à peu près immobile, s'ébranle.

Les filaments qui l'assujétissaient à sa racine ont cédé sous le poids des deux hommes ; ils s'allongent ! ils rompent !

Le Trou-de-l'Enfer hurle déjà plus fort ; plus vite, plus vite et plus vite il roule ses mortelles spirales. Dans un froid linéaire ensevelira-t-il donc deux cadavres au lieu d'un ?

L'Indien est là, impassible, résigné. Les lèvres remuent. Sans doute il a entonné un chant de mort.

Pauvre Adrien ! il songe à sa mère, à sa bonne et tendre mère qu'il ne reverra plus, qui jamais, non jamais, ne saura sa misérable destinée !

A elle ! à elle, la digne et vertueuse femme, sa pensée suprême ! car le dernier lien qui retenait le bouleau à la

rive s'en est séparé et déjà les vagues entraînent le tronc !

Mais non ; ils ne périront pas. La Providence ne le permettra point. Elle étend sur eux une main protectrice.

En glissant contre le rocher, le bout de l'arbre, coupé en biseau, rencontre une fente, il s'y arrête, s'y encastre. Et, loin de le desceller, les flots rageurs ne font que l'enfoncer plus profondément dans cette mortaise naturelle.

Moins d'une minute après, Adrien et son compagnon sont sur le rivage.

—On m'appelle Shungush-Ouscta, dit l'Indien au Français ; si jamais mon frère a besoin d'un bras pour le servir, qu'il se souvienne de ce nom.

—Comment, vous parlez ma langue ! demanda Adrien.

—C'est la langue des vaillants.

—Merci du compliment !

—Dans ma famille, la plus puissante des Nadoessis, tout le monde le parle et l'écrit.

—Vous écrivez aussi le français ?

—Une Robe Noire l'apprit à mon grand-père, qui nous donna le secret de cette grande médecine.

—Mais pourquoi vous exposiez-vous au milieu de ces récifs dangereux ?

—Mon frère n'est-il donc pas Canadien ?

—Non ; je suis Français, répondit Adrien avec une nuance de vanité.

—Français de la vieille France ? reprit le sauvage d'un ton surpris.

—Oui, de la vieille France.

Shungush-Ouscta (le Bon-Chien) attacha sur son interlocuteur un regard de respectueuse admiration ; puis, se mettant à genoux devant lui :

—Mon frère, dit-il en tremblant d'émotion, me fera-t-il l'amitié de me donner la main ?

—Comment ! s'écria Adrien surpris, mais c'est avec le plus grand plaisir que je serrerai la vôtre, mon brave. Seulement, relevez-vous, je n'aime pas les gens dans une posture semblable.

Mais le Nadoessis, prenant la main du Français sans changer d'attitude, la baisa révérencieusement.

Puis il dit en contemplant Dubreuil avec une sorte d'adoration :

—J'aime mille fois le jour où je t'ai rencontré, mon frère, car j'ai constaté que ta nation est aussi hardie, aussi adroite, que me l'avait dépeinte mon grand-père. Maintenant que j'ai vu un Français, un Français de la France, je n'ai plus rien à désirer.

—Mais ne restez pas ainsi prosterné devant moi, je ne suis pas une idole ! s'écria l'ingénieur, ne sachant trop s'il devait rire ou se fâcher.

Shungush-Ouscta se leva.

—Comment, dit-il, se porte notre chef, le Soleil ?

Pour le coup, Adrien crut avoir affaire à un fou.

—Je ne comprends pas, fit-il en secouant la tête.

Le Nadoessis sourit d'un air fin.

—Mon frère, dit-il, craint que je ne sois un traître. Mais, ni moi ni les miens n'avons accepté la violence des Habits-Rouges ou des Longs-Couteaux ; moi et les miens nous sommes restés fidèles à la France. Et toujours nous la servirons, elle et ses enfants.

En même temps, le Bon-Chien tirait de son capot une large médaille, pendue à son cou par un cordon de cuir.

—Elle vient de nos ancêtres ; c'est l'héritage du fils aîné dans ma famille, dit-il avec orgueil en la montrant au Français.

Celui-ci ne fut pas peu étonné de remarquer, sur cette médaille, l'effigie de Louis XIV, gravée en relief, dans un nimbe de rayons de soleil.

A la pile on lisait :

DONNÉE PAR NOUS

LOUIS XIV, ROI DE FRANCE, NAVARRE

ET

AMÉRIQUE,

AU

BRAVE CHEF DES NADOESSIS.

C'était, en effet, un des symboles que les anciens gouverneurs français du Canada remettaient aux sagamos indiens quand ceux-ci avaient rendu des services à notre gouvernement.

Adrien saisit alors le sens de la question que Shungush-Ouscta lui avait faite par rapport à la santé du "chef, le Soleil."

Le soleil ne mourant pas, l'Indien croyait que Louis XIV vivait encore et éclairait le monde de sa lumière.

—Qui vous a donné cette médaille ? demanda-t-il.

—Mon père, qui l'avait reçue de son père, qui...

A ce moment, une voix agaçante comme le grincement d'un méchant couteau coupant du liège se fit entendre.

—Ah ! par exemple ! vous voilà dans un joli état, mar'chef ! j'en aurai des maux pour astiquer votre fournillement !

CHAPITRE IV.

JACOT GODAILLEUR.

C'était un étrange personnage que celui qui venait d'articuler cette apostrophe.

Imaginez, sur un corps maigre, sec comme un échalas, une tête piriforme, dont le profil figure une serpe ; des cheveux jaunes taillés en brosse ; des yeux à fleur de tête, surmontés de sourcils jaunes ; un nez d'une longueur phénoménale, et avec cela si pincé que les narines sont imperceptibles ; des moustaches jaunes mesurant quatre pouces, raides, coupant la face comme les bras d'une croix ; une bouche large à faire envie à un crocodile ; un menton qui semble avoir hâte de rattraper le cou, lequel, effilé, droit, guindé, a assez l'aspect, en y ajoutant le crâne, d'un point d'exclamation tourné en sens inverse ; imaginez cela, et vous aurez une idée approximative du portrait de maître Jacot Godailler. Ah ! n'oublions pas : un visage osseux comme celui d'un Indien, gravelé, coururé, brouillé de petite vérole.

Le corps était à l'avenant. Les omoplates formaient

angle droit avec le col, angle droit avec les bras. Pour le buste, sa petitesse surprenait ; mais, en revanche, quelles jambes ! quels pieds ! Ils rappelaient à s'y méprendre ceux de feu don Quichotte.

A vrai dire, Jacot Godailler n'avait pas que ce trait de ressemblance avec le brave chevalier de la Manche.

En l'examinant de près, soit au physique, soit au moral, on trouvait, entre lui et le héros de Cervantès, un air de famille qui faisait sincèrement douter que le premier eût été jamais le produit de l'imagination du second. Comme les physiologistes prouvent—ils l'affirment,—que les petits-fils empruntent généralement leur mine aux ancêtres, je suis assuré que le créateur de don Quichotte s'était, pour sa création, inspiré de l'un des aïeux de Jacot Godailler.

Mais nous n'en sommes pas encore au plus pittoresque de notre description.

Une vingtaine de gamins, peaux rouges, peaux jaunes, peaux blanches, avaient suspendu leur jeu de la bag-gai-way ou de la crosse, pour suivre Jacot par derrière.

Et ils paraissaient ébahis !

Au milieu d'eux s'étaient même timidement glissées quelques femmes.

Et elles paraissaient stupéfaites !

Trois ou quatre hommes s'approchaient encore !

Et eux aussi paraissaient étonnés.

Le sujet de cet intérêt général, c'était Jacot ; oui, Jacot Godailler, qui jamais, oh ! non, jamais n'avait été l'objet d'une pareille ovation.

Mais je dis Jacot Godailler. Affaire de politesse.

La vérité veut qu'on rende à César ce qui appartient à César.

Donc, il faut avouer de bonne foi que c'était à l'habit, non à l'homme,—quelle que fût d'ailleurs la distinction naturelle de celui-ci,—que les habitants du Sault-Sainte-Marie rendaient cet hommage de curiosité.

Un habit bien ordinaire pourtant : un uniforme de dragon.

Oui, un simple uniforme de dragon, petite tenue encore, s'il vous plaît.

Bonnet de police sur le coin de l'oreille, col de crin, veste d'écurie, pantalon de cheval, grandes bottes éperonnées.

Nous coudoyons cela tous les jours, sans y faire plus attention qu'à une blouse ou à un paletot.

Mais, autres pays, autres costumes !

On peut déclarer hardiment que jamais pareil équipement n'avait brillé au soleil du Sault-Sainte-Marie.

Là, tout le monde en était aussi émerveillé que nous le serions si un Peau-Rouge passait près de nous dans sa robe de buffe.

Le pantalon de cheval, rouge d'un côté, noir, ciré, lui-sant de l'autre, faisait surtout l'admiration publique.

J'ajouterai qu'il accumulait dans l'esprit des admirateurs des sommes d'envie rien moins que favorables à la sécurité future du vêtement et même à la santé de son honorable propriétaire.

Cependant, Jacot Godailler, la main droite légèrement infléchie et la paume en avant, à la hauteur de son bonnet de police, le bras gauche collé le long de la hache, le petit doigt de la main sur la couture du pantalon, les jambes rapprochées, le corps droit, immobile, répétait, en faisant son salut militaire :

—Ah ! par exemple ! vous voilà dans un joli état, mar'chef ! j'en aurai des maux pour astiquer votre fournillement !

Pour bien rendre l'intonation qu'il donnait à son "maux," il faudrait renfoncer ce terme de trois accents circonflexes.

Pourquoi la langue écrite est-elle si pauvre, la langue parlée si riche !

Entendant cette interjection, l'ingénieur se retourna.

Mais l'Indien ne bougea pas de place.

—Tiens, c'est toi, Jacot ! dit Adrien.

—Jacot Godailler, pour vous servir, mar'chef.

Et le dragon fit trois pas en avant avec toute la précision réglementaire.

—Serait-ce, dit-il, un effet de votre bonté, mar'chef, de me permettre, mar'chef.....

—Allons, explique-toi !

—En deux mots, mar'chef, je désirerais, mar'chef, si ce n'était la crainte, mar'chef.....

—Tu veux savoir pourquoi je suis mouillé ?

—Tout juste, mar'chef. On voit bien que vous êtes allé aux écoles ; devinez tout, vous, mar'chef !

—C'est, reprit l'ingénieur, que j'ai aidé cet Indien à se tirer de la rivière où son bateau avait chaviré.

—Ce particulier là ! fit Jacot avec une moue méprisante et en étirant ses moustaches pour en augmenter la rigidité.

—Oui, ce particulier-là ! répondit l'ingénieur d'un ton souriant.

Et s'adressant au Peau-Rouge :

Voici encore un Français ! lui dit-il.

—Oui, Frrrrançais, mille carabines ! corrobora Jacot Godailler.

Le Bon-Chien se tourna alors vers le dragon.

—Il porte, dit-il lentement et d'un air dédaigneux, l'habit des Anglais.

—Anglais, moi ! moi, Jacot Godailler, un Anglais ! Qui est-ce qui vous a dit ça ? proféra le dragon d'une voix menaçante.

—Pourquoi ce casque rouge ? reprit l'Indien.

—Un casque ! il prend mon bonnet de police pour un casque ! Mais il est toqué, votre bonhomme, mar'chef !

L'ingénieur ne put s'empêcher de sourire.

Shungush-Ouscta continuait :

—Pourquoi ce pantalon rouge ?

—Parce que c'est l'ordonnance, imbécile ! répliqua Godailler d'un air capable.

Adrien crut alors devoir intervenir.

—Parle avec plus de respect à cet homme, Jacot, dit-il : c'est un chef de tribu.

—Chef de quoi ?

—De tribu.

(A continuer).